

## Super-multitude et criticalité

### *Vers une grammaire du réel ?*

*« Le qualificatif épilinguistique désigne l'activité métalinguistique non consciente de tout sujet et se distingue de l'activité métalinguistique délibérée [...] les gloses épilinguistiques forment une bonne partie de notre discours quotidien. Ces gloses épilinguistiques sont une précieuse source de renseignements linguistiques et constituent un système de représentation interne à la langue c'est-à-dire une méta langue non totalement contrôlable. [...] Lorsque le sujet énonciateur se fait linguiste il produit des gloses. Lorsque le linguiste se fait sujet énonciateur il construit des familles paraphrastiques, c'est-à-dire des classes d'équivalence ». [Culioli II-74]*

*« En dernier ressort, c'est toujours sur la base d'énoncés phénoménologiques que les théories sont rejetées ou acceptées » (Boyer, A., 2000 : « Philosophie des sciences », in Engel, P., éd., Précis de philosophie analytique, PUF, Paris — p. 181).*

### Introduction

On se situe globalement dans le cadre de la philosophie de Wilfrid Sellars qu'on souhaiterait ici éclairer au moyen de la notion de continuité « supermultitudineuse » développée par Charles Sanders Peirce et qu'il jugeait apte à saisir la nature de la généralité. Le premier de ces deux philosophes américains s'est donné les moyens de faire une distinction entre l'espace des causes et « l'espace des raisons ». Notre hypothèse dans ce papier sera que si les sciences modernes situent traditionnellement leur objet dans l'espace des causes (efficientes, ou *a tergo*), une sémiotique devra, elle, les situer dans l'espace des raisons qui est un espace inférentiel qu'on peut décrire selon deux dimensions, l'étendue et la compréhension. Depuis le 19<sup>ème</sup> siècle les logiques formelles se sont essentiellement penchées sur la première, l'extension d'un terme, qu'elles définissent en pré-interprétant le langage sur un domaine ensembliste d'individus, et nous voudrions souligner l'importance de la seconde, celle du « sens » pour le dire avec Frege, où nous trouvons l'aspect dynamique du processus de détermination que ne peut capturer l'approche ensembliste et atomistique.

Pourquoi de telles approches formelles ont-elles dominées ? C'est que la science des signes ne trouve pas son objet déjà-là dès le départ comme c'est le cas des autres sciences, y compris après les mises en garde contre le mythe du donné qui souligne la contamination de l'observation par les ressources interprétatives de la théorie :

« Presque chacun de nos énoncés transcende l'expérience. Il n'y a pas de ligne de démarcation précise entre un "langage empirique" et un "langage théorique" ; nous sommes constamment en train de faire des théories même lorsque nous formulons l'énoncé singulier le plus banal »

(Popper 1973, p. 431).

Si le problème est général, il se fait particulièrement coriace pour la sémiologie. Une science dont l'objet est empirique opère par abstraction sur des qualités dont il est vérifiable par l'expérience protocolaire qu'elles sont partagées par leurs objets, comme la masse rend similaires plusieurs cailloux relativement à cet aspect. Du moins les chercheurs parviennent-ils à s'entendre sur des énoncés de base qui sont retenus car ils sont « les plus facilement testables intersubjectivement » (Popper 1985, p. 62). La science des signes quant à elle ne possède pas de moyens aussi directs pour former des classes d'équivalence par similitude exacte susceptibles de caractériser ses objets. En effet, l'ensemble des objets qui pèsent exactement un gramme forment un tout homogène au sein duquel, au regard de cette qualité et dans cette quantité exactement, on ne peut distinguer aucun individu d'un autre : il y a une parfaite *confusion* dans laquelle nous voulons voir, avec Peirce, la marque de la généralité. Cette « tiercéité » comme il l'appelle aussi est de la nature d'une loi et s'ouvre vers un futur inépuisable. Le moindre mot, pris comme type abstrait, est de cette nature et est dès lors infiniment rétif à tout aboutissement d'une analyse de son contenu. De même, « peser un gramme » comme propriété générale voit son contenu consister dans une série infinie de prédictions conditionnelles sur le comportement des objets qui participent de sa nature. Par exemple : s'ils sont comparés à d'autres, *alors* de tels objets verront pencher la balance en faveur de tous les objets qui pèsent plus qu'un gramme : tant que cette « habitude », dirait Peirce qui appliqua le darwinisme aux lois naturelles, demeure la leur : ils seront disposés à réaliser cette prédiction d'une façon spécifique relativement aux circonstances un nombre infini de fois et c'est en cela, en chacune de ses manifestations potentielles, que consiste proprement la généralité. C'est ainsi que Peirce voit la raison à l'œuvre dans le monde, dictant (depuis le potentiel qu'il voit dans le continuum qu'est pour lui la substance du monde comme objet dynamique) des actualisations singulières. Ce potentiel n'est pas un pure possible négatif mais une

actualisation possible essentiellement orientée, disposées à certains développements. Un « would-be » et non un « may-be ».

La généralité ainsi comprise, ressaisie par la voie d'un continu tendu par des myriades de potentialités est la source d'intelligibilité pour chaque occurrence qu'elle subsume. Si le linguiste cherche un principe d'identification pour ses objets, c'est en elle que Peirce suggère de le trouver. C'est ainsi que nous comprenons que plusieurs occurrences d'un mot sont à rassembler sous la direction d'un type qui gouverne son utilisation légale dans le langage. Les types sont des signes qui sont ancrés dans nos habitudes et qui développent nos croyances dans la direction qui leur est propre selon les apports perceptifs. Il est toutefois possible, par la réflexion, de se représenter consciemment ces types pour la *réorienter* et c'est alors qu'entre en jeu la dynamique « épilinguistique » que nous avons mis en exergue de ce papier, comme étant la marque proprement rationnelle de l'homme, capable de représenter ses propres habitudes représentationnelles, les types de ses règles d'inférences, pour les gouverner partiellement, toujours partiellement ! Qu'on se rassure, notre non-omnipotence est ainsi sauvée : une habitude inconsciente sera toujours à l'œuvre lors de notre autoréflexion, de portée aussi générale qu'elle soit. Le contrôle permis par l'instinct de rationalité chez l'homme, qui le dispose à cette activité qui consiste à critiquer ses habitudes de raisonnement reste en fait *très marginale*. En outre, c'est un usage particulier qu'il fait des signes mais cela ne reste pas moins *un usage* des signes, interdisant toute rupture ontologique avec le reste du vivant qui, pour une part au moins, fait lui aussi usage de signes sans toutefois, pour autant qu'on sache, représenter ses propres règles d'inférence.

Justement, revenons à notre exemple pragmatiquement exposé de règle général d'inférence *matérielle* (qui dépend d'un langage naturel et donc d'un monde particulier et non de la seule logique): tout objet qui pèse un gramme verra la balance pencher en faveur de tous ceux qui pèsent plus que cela *et aucun autre* (remarquons que ça n'est pas vrai des objets qui pèsent deux grammes ou un demi-gramme, par exemple : les objets d'un gramme et demi et d'un dixième de gramme respectivement sont deux contre-exemple, par insuffisance et par excès, suffisant à prouver que ce protocole singularise son objet). Bien sûr, on peut généraliser facilement : tout objet plus lourd qu'un autre verra la balance pencher en sa « faveur ». Notez comment le « sens » de la notion de poids est ici compris de façon relationnelle, comme prédiction de comportement relativement à d'autres objets qui s'appuieront sur lui en retour dans une forme de circularité irréductible. Le sujet auquel une telle proposition s'applique est dit

général car on ne détermine pas quelles sont ses autres propriétés, on laisse donc à ses futurs interprètes le soin de déterminer plus avant les sujets individuels dont la proposition est vraie au cours d'un processus d'interprétation *nécessairement* infini, car on ne peut décemment espérer épuiser dans le temps ce qui par soi-même s'ouvre toujours à un futur. Cette description pragmatique correspond sur le plan d'une logique des prédicats au quantificateur universel. (Encore faudrait-il s'attarder sur le fait qu'il y a pour Peirce une infinité de *modifications* des quantificateurs entre les deux extremums imaginaires que sont pour lui le strict universel et le strict existentiel). Sans plonger dans cette explosion de la logique en une infinité de logiques, remarquons que pour Peirce, « l'Homme est mortel » est une proposition générale qu'on peut qualifier au moyen du principe du tiers-exclu. Ainsi, celui-ci *s'applique* (il dit quelque chose de la proposition) mais il est faux d'elle : « Homme » ici, comme sujet d'une proposition général, n'est pas déterminé au regard de toute propriété possible. Par exemple : il est faux de dire qu'il est ou chevelu ou non chevelu, le sujet est général et non individuel. Ainsi Peirce qualifie-t-il le général par un affaiblissement du tiers exclu qui ne s'applique plus dans tous les cas puisque les propositions générales se sont libérées de son joug, non pas totalement mais au regard de certaines propriétés dites « frontières » qui s'appliquent de part et d'autre d'une brèche de continuité.

### **Les brèches de continuités.**

Par exemple, lorsque de l'encre est renversée sur une feuille, il existe *une limite* où il est faux de dire que tout point se trouvant sur cette brèche dans la continuité qu'était auparavant la feuille est noir ou non-noir. Si le principe de contradiction vaut encore sur cette brèche, qui dès lors se distingue du néant, ce en quoi elle demeure bien un sujet défini (aucun point n'y est à la fois noir et non-noir comme ce serait vrai du néant, autrement dit du sujet indéfini, dont A et non-A est vrai en général) il est faux en revanche de dire qu'ils sont l'un ou l'autre. Ces « points » en outre sont une façon de parler jusqu'à ce qu'une brisure ait effectivement lieu qui actualise des potentiels. Dans cette perspective résolument constructiviste la substance *préexiste bel et bien* à toute œuvre interprétative mais est toutefois saisie comme un continuum réflexif où, dès lors, aucun point atomique n'est identifiable. Les points en question ne préexistaient donc pas à « l'accident » qu'est l'évènement du pot d'encre renversé qui a actualisé sur la feuille cette brèche particulière entre le noir et le non-noir qui n'y était qu'en puissance. De même quand on déchire une feuille, deux bouts de papiers sont créés de part et d'autre de la coupure (au sens de Dedekind et comme y insiste Putnam, (1995) p. 6-7)

qui ne sont pas réductibles à la surface actualisée des potentialités de laquelle ils ont émergés.

Rien, pour Peirce, n'est tout à fait déterminé ou indéterminé dans un réel qui comporte essentiellement du vague, raison pour laquelle seul un langage qui en comporte aussi peut le représenter, au risque de l'insécurité de ses conclusions abductives (comme l'appelait Peirce, là où Hegel dans sa *Grande Logique*, tome 3, nommait ce mode du raisonnement une inférence par analogie), et dont la l'ardeur aventureuse doit être sans cesse tamisée par la sécurité plus casanière de la déduction et ses résultats corroborés par induction. Cette continuité pré-individuelle propre à la généralité qui est la source de cette indétermination latente comme de toute déterminabilité nous intéresse en somme tout particulièrement car il s'agit pour nous de saisir le moment de rupture où des individus *d'avantage* déterminés adviennent de part et d'autre de cette limite (ou de ces limites, par exemple entre humains et non humains puis, en remontant vers des ruptures plus générales, entre mortel et non mortel<sup>1</sup>), limite en deçà de laquelle ils fusionnent et « à partir » (nous tentons de faire sentir qu'il s'agit pour nous d'esquisser une topologie de l'espace des raisons) de laquelle seulement ils sont identifiables comme occurrences singulières de tel type abstrait et se voient conférer une existence à part entière dans l'actualité. Il s'agira toujours de savoir si un prédicat est « acquis » ou si c'est sa négation qui l'est à la suite d'une rupture en vertu de laquelle, exceptée à la frontière comme zone limite où ni l'un ni l'autre n'est vrai, il y a deux (ou trois) domaines qui se distribuent de part et d'autre. En leur sein, le tiers exclu reprend son service habituel : A ou non-A est vrai de tout objet de ces domaines singuliers contrôlés par une limite générale d'où ils naissent à eux-mêmes. Par exemple, si en effet l'Homme est mortel, alors toujours l'Homme mourra, mais de quelles façons (trans)infiniment variées ne peut-il mourir ?

## Anti-atomisme

Cet éventail continu de possibilités d'actualisations de la mort potentielle de chaque Homme, même le transfini cantorien, on le verra, ne suffit pas pour Peirce à les épuiser. Contre sa logique atomistique acceptant des entités discrètes comme fondation, Peirce fera valoir la nécessité d'une topologie du véritable continu où vaut la réflexivité : pour

---

<sup>1</sup> On peut imaginer des brèches qui ouvre sur trois possibilités au maximum, (pensez au blocage qui a lieu lorsqu'on fait se rencontrer trois fils en un points), tout prédicat à plus de trois places étant réductibles à une combinaisons de prédicat d'un nombre inférieur de places.

toute partie, elle possède une partie qui est de la même espèce qu'elle. Ainsi, y compris un monde possible où l'on peut opérer des processus un nombre transfini de fois ne suffirait à épuiser le « nombre » (mais on dépasse alors le champ mathématique, comme tend à le prouver l'échec de Peirce à formaliser ses intuitions) de divisions possibles de cette continuité que Peirce nomme alors, contre Cantor, *transinfinie*. Et, comme il nomme les ensembles à quoi s'applique la série cardinale des alephs des « multitudes », un continu « super-multitudineux ». Cela interdit de penser l'individualité comme première (le tiers exclu étant devenu incapable de distinguer entre deux points avec une précision infinie, la faute aux zones frontière dans la proximité immédiate des brèches de continuité qui le falsifie au regard des propriétés que distribuent ces frontières) et oblige à la définir de façon *relationnelle*. Dans une veine Saussurienne, ou structuraliste en général, c'est bien la différence que Peirce nous donne alors les moyens de saisir au niveau primitif, par quoi seulement on pourra définir ces individualités dans leur relations mutuelles d'oppositions (privatives : A/ non-A et qualitatives : A/B). Notre problème est de savoir comment, depuis cette continuité, cette homogénéité pré-individuelle qui caractérise le général comme une continuité tendue par un transinfini de potentialités disposées à s'actualiser de certaines façons conditionnées, peuvent se concrétiser des champs d'oppositions sur lesquels on pourrait proprement s'appuyer pour réunir les signes dans un espace des raisons qui se serait ainsi doté d'un principe d'organisation *ni tout à fait formel ni tout à fait empirique*. La tâche la plus ardue consisterait à caractériser cette organisation des signes d'une telle manière qu'elle échappe à la gratuité de la complexité qu'on peut générer à l'envie, en modifiant axiomes et règles d'inférences, par l'approche des grammaires formelles qui a (trop) longtemps dominée le champ de la linguistique. Le substrat matériel offrant au monde son intelligibilité, sa *grammaire*, devrait porter en lui la capacité à contraindre tendanciellement l'organisation de l'espace des raisons à travers lequel les créatures rationnelles s'efforcent de le représenter. Si nous sommes bien les agents de la représentation il faudrait ainsi montrer que nous faisons également partie intégrante du monde, ce pourquoi nous cherchions plus haut à ramener la raison à un instinct et l'usage des signes généraux à une espèce particulière d'usage des signes, de même que le raisonnement est une espèce de conduite contrôlée. Or, si nous sommes bien des créatures de cette substance potentielle en vertu de laquelle seule toute intelligibilité vaut, aussi rationnels que nous soyons, elle pourrait dès lors être dite se représenter elle-même à travers nous et le procès de la détermination. Identifier les méthodes qui accélèrent le plus efficacement la tendance de nos raisonnements à mener à des

propositions vraies serait la fin qui vaut en soi et qu'on s'efforcerait par-là de poursuivre pour autant qu'il est en notre pouvoir.

## Conclusion

Les recherches de René Thom et de Jean Petitot sur les points critiques définissant des champs qualitativement distincts dans un espace des phases offrent à nos yeux d'excellents outils pour mener à bien ce projet. Il nous est toutefois pour l'heure impossible de discuter ces travaux mieux que de façon allusive et approximative, le temps ne nous ayant pas encore été donné de nous les approprier correctement. Il nous apparaît pourtant flagrant qu'une proximité existe entre eux et les recherches de Charles Sanders Peirce sur le continu « super-multitudineux » (plus varié encore que la suite transfinie des alephs) par quoi il a cherché dans sa maturité à donner un exemple paradigmatique de ce qu'est la généralité, autrement dit le principe même d'organisation des signes et donc d'intelligibilité du réel. Là où Peirce nous semble pertinent c'est qu'il en est venu, au cours de son parcours intellectuel, à ressaisir sa sémio-genèse en cosmo-genèse. Quelque chose comme une grammaire plutôt qu'une logique formelle semble l'avoir emportée chez lui à mesure qu'il rejetait la pertinence sur les questions les plus importantes de la logique atomiste et ensembliste, un peu à la manière du second Wittgenstein au regard du premier. C'est quoiqu'il en soit à montrer le lien intrinsèque entre l'organisation du substrat qui constitue le réel, ou espace des causes, et celui qui gouverne l'organisation des signes, ou espace des raisons, que nous nous sommes attachés tout particulièrement. On veut éviter de reproduire les erreurs des linguistes comme Kripke, par exemple, qui comme le montre Rosenberg, l'un des grands disciples de Sellars, dans un de ses derniers livres<sup>2</sup> développent d'abord une grammaire formelle avant, biaisés par leurs résultats sur la base de choix normatifs (axiomes et règles d'inférence) que rien ne contraint, à juger du langage naturel et y forcer leurs résultats. En l'occurrence, un rejet de l'importance des descriptions et donc de la dimension *compréhensive* sur laquelle Frege, Russell et Searle avaient mis le doigt à leur manière, pour la détermination de la référence des noms propres et autres termes d'espèce naturelle. Il va sans dire que certains de ces résultats sont précieux et ont en l'occurrence favorisé une approche scientifique des chaînes causales de transmission qui sont essentielle à n'en point douter au langage mais il n'en reste pas moins que la méthode générale est un écueil caractéristique de la modernité et des approches extensionnelles.

---

<sup>2</sup> ROSENBERG, J. F., « Beyond formalism: Naming and Necessity for human beings », 1994

Il n'y a que la contrainte de l'expérience et du sens commun pour nous prévenir de cet écueil. Pour reprendre un exemple bien connu, s'il était vrai (ça ne l'est pas) que tous les animaux qui ont un rein ont un cœur alors l'extension de ces prédicats ne les sépare pas, là où il est pour nous intensivement évident qu'il y a une différence.

Plus généralement, une hypothèse qui ne se prête sous aucun aspect à la vérification n'a aucune légitimité intrinsèque et repose en dernière instance sur les idiosyncrasies d'un logicien. C'est le cas des systèmes formels, quand bien même y fait-on intervenir des notions sémantiques qui miment les langues naturelles sans jamais en récupérer la profondeur et le dynamisme. A l'inverse, on saisit à quoi cette approche formelle a dû sa domination, et c'est bien le propre d'une bonne théorie d'expliquer les erreurs de celle qui la précède. Car nous le disions, il demeure impossible d'opposer à l'approche purement formelle une approche de type positiviste stricte qui n'accepterait comme vérifiable que des hypothèses postulant des objets et des relations empiriquement constatables. Non seulement parce qu'un tel champ de donné brut n'existe pour aucune science mais parce que c'est encore plus flagrant dans le cas de la sémiologie pour laquelle on peine à se donner une théorie auxiliaire servant de base à l'observation. Tant la voie formelle que la voie positiviste pure est barrée à une science des signes. La voie formelle n'offre aucun principe de sélection non-idiosyncrasique parmi la multiplicité des hypothèses et la voie positiviste nous oblige à un nominalisme myope qui, en plus d'être conduit à des absurdités, ne se donne aucun moyen de saisir l'organisation des occurrences signitives individuelles sous la houlette des types abstraits. C'est bien en direction de quoi nous nous sommes proposés d'avancer ici en ayant tenté d'esquisser la notion de continuité grâce à quoi conférer un contenu à l'idée d'épilinguistique comme représentation partiellement contrôlée de nos habitudes inconscientes de représentation.

### **En guise d'ouverture : criticalité et langage**

Il est une vérité *de fait* c'est que je suis capable de reconnaître à travers toutes les occurrences du mot « part » une chose qu'elles ont en partage. Mais quelle est la loi de cette identification ? Il n'y a rien qu'on puisse objectivement mesurer comme traçant une frontière nette entre les occurrences phoniques du mot « part » et celle du mot « bar ». Je suis en mesure de classer leurs occurrences individuelles dans deux familles distinctes et c'est un fait. Pourtant, la variation du paramètre contrôlant la quantité de voisement appliqué à la première consonne est parfaitement continue et ne franchit



aucune valeur particulière. C'est là que les sciences ordinaires sont démunies. Sur le plan conscient, pourtant, nous faisons la différence. Il semble que tout se joue dans le rapport entre un évènement physique et une réponse psychique contrôlée par une habitude tendancielle. Une « brèche de continuité » dans nos habitudes semble se tenir prête à décider si telle occurrence passe d'un côté ou de l'autre de sa zone critique. Ce phénomène est analogue à celui de la sublimation de l'eau lorsque la valeur de température atteint 100 degrés. Une modification qualitative a lieu de façon instantanée après une certaine valeur seuil alors que la variation quantitative était continue. C'est une habitude que la nature a prise plutôt qu'une autre. On peut supposer que ce phénomène, connu sous le nom de criticalité est dans notre cas auto-entretenu par les habitudes particulières qu'a prise la nature dans le cas notre système nerveux central d'être vivants (ou quoique ce soit dont est faite la matière grâce à quoi on *prend conscience*). Nous sommes ainsi disposés à passer d'un état qualitatif à un autre de façon brusque et pour des variations infimes dans notre environnement interne ou externe. Nous serions comme l'eau, passant d'un état cognitif où nous interprétons les données auditives comme un « part » ou un « bar » en fonction d'un seuil critique. Selon l'analogie que nous proposons dans ce papier, nous passons d'un côté à l'autre de la brèche de continuité qui distribue une certaine quantité de voisement sans toutefois définir une valeur absolue de transition : il y a des cas indéterminés, on doute de ce qu'on a entendu.

On note ainsi phénoménologiquement qu'il existe un intermédiaire, une limite entre les deux sons sur laquelle il devient incertain qu'on ait affaire à l'un ou à l'autre des éléments du langage. Quand donc nous disons qu'en reconnaissant un mot nous nous trouvons, par l'effet d'un évènement sonore, forcés de nous retrouver dans un certain état cognitif, nous voulons dire que la valeur précise d'un voisement, au dessus ou au dessous d'un certain seuil critique, d'une certaine brèche de continuité, a pour effet de nous faire entrer par un certain endroit dans l'espace des raisons, un certain état de croyance, alors que le plus minime dépassement du seuil critique nous aurait fait entrer par un tout autre endroit, c'est-à-dire *croire quelque chose de tout à fait différent*, viser une autre signification. Pour Sellars,

« in characterizing an episode or a state as that of knowing, we are not giving an empirical description of that episode or state ; we are placing it in the logical space of reasons, of justifying and being able to justify what one says. ». Sellars (1956) § 36

Ainsi, dire qu'on entend le mot « bar » c'est caractériser fonctionnellement ce mot en fonction de sa situation inférentielle dans l'espace des raisons. Il est possible d'appliquer

les normes conventionnelles du langage en question afin de contrôler trois types de choses. On s'assurera que la transitions entre les évènements mondains perçus et le point d'entrée dans l'espace des raisons est normal. Par exemple, un homme à qui on dit distinctement « plateau » et qui comprend « montagne » peut être jugé comme déviant significativement de ce qui est autorisé. On vérifiera ensuite que les transitions à l'intérieur de l'espace des raisons sont légitimes. Par exemple, entendre « il pleut » autorise à savoir qu'il vaut mieux prendre des précautions contre l'humidité. Enfin, penser « je vais prendre mon parapluie », autrement dit avoir pour épisode mental un état empirique qu'on peut amener à une description fonctionnelle l'identifiant comme une certaine situation dans l'espace des raisons, ici en l'occurrence une intention d'agir, est normalement suivie d'une action, en l'occurrence prendre un parapluie.

La description fonctionnelle d'un état mental correspond donc à sa caractérisation relative à trois types de transitions : entrer, se déplacer à l'intérieur et sortir de l'espace des raisons. Grossièrement il s'agit des perceptions, des inférences et des intentions pratiques. En quoi cela nous est-il utile du point de vue d'une sémiologie ? Cela a pour conséquence de nous aider à saisir que des continuités physiques peuvent résulter dans des entrées dans l'espace des raisons qui n'ont rien à voir entre elles. Le voisement a beau être légèrement différent sur le plan physique, ce que nous sommes autorisé à inférer du mot « part » et du mot « bar » est radicalement différent. Les règles de concaténation qui s'appliquent à ces mots diffèrent. Une fois des propositions formées par l'application de ces règles grammaticales, des règles d'inférence matérielle tout à fait différentes s'appliquent à ces mots (« bar » et « part »). La capacité de l'appareil psychique à opérer des transitions d'états aussi radicales, ouvrant à des champs de possibilités si différents, en corrélation avec des variations aussi infimes est probablement la plus fabuleuse manière dont la nature a mis à profit la caractéristique de criticalité propre à certains systèmes dynamiques. Ce versant physique dépasse de loin nos compétences mais il nous aura suffi d'indiquer dans quelle direction nous estimons qu'il devrait être développé, et l'est effectivement par les chercheurs, à savoir du côté d'un état de criticalité auto-entretenu, propre à ces transitions de phases qui sont à l'origine de nos capacités à réagir avec promptitude à d'infimes variations dans notre environnement, y compris dans cette sous partie de ce que nous percevons et qui est du langage. C'est fondamental pour notre survie et notre capacité d'adaptation. La plasticité proprement humaine due à l'altricialité secondaire dont nous sommes atteints, en augmentant si franchement l'importance de la vie sociale dans notre mode de vie, couplée à l'application de cette susceptibilité aux infimes variations environnementale

appliquée aux signes et au langage en particulier, offre une bonne idée des raisons de notre situation dans la chaîne des vivants.

## Références

BOYER, A., « Philosophie des sciences », 2000

CULIOLI, A., *Pour une linguistique de l'énonciation*

FREGE, G., *Écrits logiques et philosophiques*

HEGEL, G. W. F., *La Grande Logique*

KRIPKE, S., *Naming and Necessity*

PEIRCE, C. S., *Collected Papers*

PETITOT, J., *Morphogenèse du sens*

POPPER, K., *La logique de la découverte scientifique*, 1973

POPPER, K., *Objective Knowledge*, 1985

PUTNAM, H., 1995

ROSENBERG, J. F., « Beyond formalism: Naming and Necessity for human beings », 1994

RUSSELL, B., *The Problems of Philosophy*

SAUSSURE, F. de, *Cours de linguistique générale*

SEARLE, J., *Speech Acts*

SELLARS, W., « Empiricism and the Philosophy of Mind », 1956

THOM, R., *Stabilité structurelle et morphogenèse*

WITTGENSTEIN, L., *Philosophical Investigations*